

**JEAN-CLAUDE
ZYLBERSTEIN**



SOUVENIRS D'UN CHASSEUR



DE TRÉSORS LITTÉRAIRES



CITRES

Lecteur insatiable, Jean-Claude Zylberstein crée et dirige des collections de livres depuis plus d'un demi-siècle, tout en poursuivant une activité d'avocat spécialisé dans le droit d'auteur. D'abord critique de jazz, il chronique les romans policiers au *Nouvel Observateur* avant de préparer les *Œuvres complètes* de Jean Paulhan. Chez 10/18 notamment, outre les « Grands détectives », il développe son « Domaine étranger » avec Harrison, Fante, Kennedy Toole, Primo Levi, Van Gulik, Rigoni Stern et plus tard Winston Churchill, car son inlassable curiosité l'a conduit sur les chemins de l'Histoire et des idées. Ses mémoires nous font pénétrer les arcanes du « plus beau métier du monde » – auquel il n'épargne pas quelques critiques – à travers mille anecdotes et ses rencontres avec des légendes telles que Bernard de Fallois et Christian Bourgois. Avocat, il a défendu Françoise Sagan, Yves Navarre, Salman Rushdie et Daft Punk.

Le récit de cette vie riche en péripéties de tous ordres est une ode à la lecture traversée par la lumière d'une figure de femme, et baignée de musique.

Jean-Claude Zylberstein est né en 1938. Comme éditeur il a contribué à l'édification du catalogue Bourgois avec des auteurs iconiques tels Harrison, Fante, Onetti, Vázquez Montalbán et Barbara Pym.

Nouvelle édition, revue et augmentée de plusieurs chapitres inédits.

**JEAN-CLAUDE
ZYLBERSTEIN**

**SOUVENIRS
D'UN CHASSEUR
DE TRÉSORS
LITTÉRAIRES**

**JEAN-CLAUDE
ZYLBERSTEIN**

**SOUVENIRS
D'UN CHASSEUR
DE TRÉSORS
LITTÉRAIRES**

Nouvelle édition, revue et augmentée.

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

© Allary Éditions, 2018 et 2022.

© Christian Bourgois éditeur, 2022 pour la présente édition.

ISBN : 978-2-267-04545-1

*À LA MÉMOIRE DE LA PETITE FÉE QUI AVAIT
TRANSFORMÉ UNE CITROUILLE EN CARROSSE*

Avant lire

Ce recueil de « petits faits vrais » n'a qu'une ambition : témoigner de ce qu'il n'est jamais trop tard pour mieux faire.

Mais il y faut une motivation.

La mienne s'appelait Marie-Christine.

Des coups dans la porte

Je dois avoir moins de trois ans. C'est la nuit, je suis dans mon lit et je tousse beaucoup. Enfant unique né en novembre 1938, je vis avec mes parents, qui ont émigré de Pologne vers la fin des années vingt, à Paris dans le XI^e arrondissement. Nous habitons au 2 rue Lacharrière, sur la place dominée par l'église Saint-Ambroise où je fais du tricycle.

Soudain, de grands coups sont frappés dans la porte à deux battants de l'appartement. Mes parents font irruption dans ma chambre. Ils me demandent de ne pas tousser : il ne faut pas que ceux qui frappent à la porte – des policiers ? des soldats ? – réalisent que l'appartement est habité... Je tente d'obéir mais les quintes de toux sont les plus fortes. Ma mère pose une main sur ma bouche. Je continue de tousser bruyamment. Alors elle utilise mon oreiller pour étouffer ce bruit. Je sens que c'est moi qui vais bientôt étouffer. Heureusement, les coups dans la porte cessent. Mon père emprunte le couloir et se dirige vers l'entrée sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit. Il revient rapidement et chuchote : « Ils sont partis, les barres ont bien tenu

le coup. » Le lendemain, on m'expédie avec Germaine, ma nounou, en autocar à Brunoy, chez les Lauverjon. Nous sommes au début de l'année 1941.

Dans quelques mois, le 20 août 1941, mon père fera partie des « juifs étrangers » du XI^e arrondissement raflés par la police française et internés à Drancy. Il y passera treize mois d'enfer.

Cet épisode m'a poursuivi longtemps. Plus d'une fois j'ai fait le même cauchemar : je suis dans ma chambre de l'appartement où nous avons vécu après la guerre mes parents et moi, au 118 boulevard Richard-Lenoir. Dans mon rêve, je me réveille car j'entends du bruit venant du palier du quatrième étage où nous logeons. Je me lève et je m'approche de la porte d'entrée. Par l'œilleton j'aperçois des individus aux mines patibulaires. Parfois ils ont des armes à la main, d'autres fois de lourds outils avec lesquels ils vont évidemment vouloir forcer la porte. Je réalise avec angoisse que le verrou de la porte à deux battants n'est pas enclenché et qu'il leur suffirait de donner un coup d'épaule pour pénétrer dans l'appartement. Je tente de refermer le verrou, d'abord sans faire de bruit, puis je pousse un grand cri pour tenter de les effrayer. À ce moment-là, je me réveille enfin.

L'enfant caché

Fuyant une Pologne antisémite, mon père était arrivé à Paris le 13 juillet 1926, il n'avait pas encore vingt ans, en route pour l'Uruguay où un cousin l'attendait. Ce soir-là, « tout Paris dansait, j'ai décidé d'y rester », devait-il me raconter plus tard quand je l'interrogeais sur les raisons de ce choix. « Et puis la France, c'était le pays des droits de l'homme, de Victor Hugo, Zola et Anatole France. » Ouvrier tailleur, il avait dormi pendant un an sur une table de coupe au milieu de bouts de tissus. Deux ans plus tard, il avait fait venir ma mère, couturière, elle n'a pas vingt ans elle non plus et ils vont se marier à la mairie du XIII^e arrondissement de Paris en mars 1930. Dès cette époque, ils se mettent à leur compte en créant un atelier de confection puis vont se spécialiser dans les fournitures pour tailleurs et fourreurs (le frère de mon père, son aîné de deux ans, était fourreur). Ils vont attendre plusieurs années avant de me concevoir, le temps de gagner confortablement leur vie. C'est alors qu'ils commencent à passer leurs dimanches à Brunoy.

Cette petite localité de huit mille habitants de ce qui

s'appelait encore la Seine-et-Oise, célèbre en région parisienne pour sa Pyramide (en fait un obélisque) plantée au beau milieu de la route nationale 6, en bordure de la forêt de Sénart, était un lieu assez festif.

Il y avait là un parc d'attractions pour grands et petits, Chez Gervaise, avec ses vélos atypiques et autres objets roulants originaux créés par le fondateur, Louis Gervaise, et Le Moulin de la Galette, avec son restaurant et son bal musette, qui attiraient les Parisiens le dimanche. À cinq cents mètres de la Pyramide, la table de l'hôtel-restaurant Portalis était réputée et mes parents y avaient leurs habitudes.

Les propriétaires, Albert et Rachel Lauverjon, nés en 1888, tenaient depuis 1925 l'établissement, situé tout en haut de la côte des Bosserons. Ils s'étaient mariés en 1916 alors que Rachel travaillait au Bon Marché et Albert au Crédit lyonnais – il avait été gravement blessé dès le 22 août 1914 près de Longwy durant la terrible bataille des Ardennes.

Ces belles personnes m'ont sauvé la vie et celle de ma famille. Grâce à eux, les souvenirs que j'ai conservés de mes « années Brunoy » ne sont pas dramatiques mais, de façon assez inattendue, plutôt joyeux. Je peux dire que j'ai eu une petite enfance heureuse durant ces années noires.

Dès que les « événements » ont pris mauvaise tournure après les lois anti-juives de 1940, ils ont dit à mes parents qu'ils avaient pris en vive amitié (mon père comme ma mère étaient d'un physique avenant et d'un abord particulièrement sympathique) : « Si vous deviez fuir et vous cacher, confiez-nous le petit Coco. S'il devait vous arriver quelque chose, nous l'élèverons comme s'il était à nous. » Dois-je souligner l'héroïsme

de leur attitude ? Les Lauverjon sont des gens de la trempe de ceux que l'on appellera plus tard des « Justes parmi les Nations » : c'est au péril de leur propre vie qu'ils cachent un petit enfant juif. Ils sont de droite sur le plan politique, assez proches des idées du colonel de La Rocque, mais patriotes avant tout. Je me suis retrouvé dans certaines images du célèbre film de Claude Berri, *Le Vieil Homme et l'Enfant*. À cette différence près que, chez les Lauverjon, chacun connaissait ma véritable identité !

Germaine ne restera que quelques semaines, le temps que je m'acclimate au lieu et à ses occupants. Car on m'a prévenu : mes parents ont dû partir pour un long voyage. Très vite, Germaine ira rejoindre son fiancé, en zone libre sans doute. La zone libre, c'est aussi là que s'est enfuie une jeune femme qu'une opportune rumeur fait passer aux yeux du voisinage pour ma mère. Il y avait à Brunoy – m'expliquera-t-on plus tard – une « coureuse », une jolie fille au sang chaud qui avait fauté avec le fils aîné de la maison. On racontait pour écarter les soupçons sur mon identité qu'elle m'avait déposé dans un couffin, tel Moïse, sur les marches de l'hôtel au moment de filer avec un autre galant. Avec un mot du genre « Ceci est à vous, je vous le rends ». On imagine qu'avec cette jolie fable, j'ai pu faire l'objet sinon de toutes les commisérations de la part des voisins de l'hôtel, tout au moins d'une certaine compassion, pendant les trois années que j'ai passées chez les Lauverjon. Quoique conscient de ma situation – enfant caché, interdiction de parler de mes parents – je suis un enfant très gai. Avec le recul, je mesure ce que cela peut avoir d'incongru et je songe souvent au joli livre

de Pascal Jardin, *La Guerre à neuf ans*, sauf que pour moi ce fut *La Guerre à trois ans* !

À Portalis, j'ai ma propre chambre, deux chiens, un berger allemand, Boni, trop tôt disparu, et Whisky, un loulou anglais. Il y a un jardin où je ferai bientôt mon apprentissage d'aide-jardinier. Au milieu du jardin, un immense tas de bois à l'intérieur duquel j'aménage une cache pour tirer avec un morceau de bois, devenu mitrailleuse, sur les avions ennemis qui nous survolent. Je sais les distinguer des avions alliés qui, eux, lancent des languettes de papier d'aluminium pour brouiller les radars. Au-dessus de ce refuge, un grand noyer. À la saison des noix, je me régale en les mangeant avec le pain chaud que le boulanger apporte à l'heure du goûter. Et puis il y a le grenier, surtout le grenier : véritable caverne d'Ali Baba pour le petit enfant que je suis. J'y passe des après-midi entiers car il est rempli de toutes sortes d'objets : des accessoires de théâtre, des instruments de musique, des albums illustrés, des vieux tableaux, des livres et des journaux. À commencer par une grande quantité de numéros de *L'Illustration*. Je suis persuadé que je leur dois l'éveil de ma curiosité. Je suis tombé sans le savoir dans la marmite de la culture. Je n'en suis plus jamais sorti.

Ce grenier, c'était le domaine d'Albert Lauverjon, un personnage haut en couleur. Forte personnalité, souvent autoritaire, il s'était pris d'une grande affection pour moi, au point que je l'appelais « Papa, chéri, mignon ». Je crois lui devoir en grande partie mon attirance pour l'univers du livre, de la peinture et de la musique. Chansonnier, chanteur, auteur de pièces de théâtre, metteur en scène, décorateur et excellent artiste peintre, Albert avait tous les talents. Tous les

talents mais il n'en avait choisi aucun en particulier. Est-ce pour cela que je n'ai trouvé ma voie que sur le tard ? J'ai eu bien du mal, après le baccalauréat, à choisir un métier qui me convienne. Sans en être conscient, je ne voulais pas être un « homme unidimensionnel ». Plus tard, je lirai chez Paulhan, ce grand écrivain à qui je dois tant, qu'enfant, lorsqu'on lui demandait s'il préférerait, le jeudi, aller au cinéma ou au théâtre, il se mettait à pleurer. Il répondait : « J'aurais voulu les deux. » Ayant balancé entre mon métier d'avocat et celui d'éditeur – on a pu me le reprocher – j'ai le sentiment, pour reprendre une formule paulhanienne, d'avoir été choisi par eux.

Albert Lauverjon avait conservé intacte sa haine de l'armée allemande : on disait « les Boches » chez les Lauverjon et, le plus souvent, « ces sales Boches ». Albert était le concepteur, l'animateur et la vedette de la Revue de fin d'année qu'il organisait dans la salle de spectacle communale où, tour à tour, il se faisait maître de cérémonie, chansonnier et chanteur.

Très tôt, j'apprends les chansons à succès de l'époque et, un peu plus tard, encore haut comme trois pommes, juché sur une table, je chante : « Ramona », « Ah ! le petit vin blanc », « Mon amant de Saint-Jean », « Couchés dans le foin avec le soleil pour témoin » et surtout « Douce France ». Et encore « La Madelon » ! Ces œuvres que l'on entend à la radio ou grâce aux disques 78 tours d'Albert n'ont aucun secret pour moi et je me lance même dans des imitations de Maurice Chevalier avec « Viens Poupoule » ou « Ma petite Tonkinoise » et Charles Trenet. C'est ainsi que je vais bientôt me retrouver sur la scène du petit théâtre

municipal pour la Revue de fin d'année organisée et mise en scène par Albert.

Ma bienfaitrice, c'est sa femme, Rachel, que j'appelle « Mamounie » (en mouillant la dernière syllabe). Elle avait un cœur « gros comme ça » et la haute main sur les fourneaux pendant qu'Albert, au zinc, régalaient les clients de sa faconde. Originaire du Mans, Rachel était une cuisinière exceptionnelle. Grâce à elle, nous n'eûmes pas trop à souffrir de la faim, même si nos desserts furent souvent réduits à leur plus simple expression. Ainsi des lamelles de pain que l'on trempait dans du vin sucré, pour moi coupé à l'eau. Cela s'appelait « faire trempette » ! Rachel m'a toujours témoigné une affection aussi grande que si la fable que l'on racontait avait été vraie. Dans ses dernières lettres à la fin des années soixante-dix, elle m'appelait encore « Mon cher petit Coco » ! Je les ai toujours considérés, elle et Albert, comme des grands-parents adoptifs. Des vrais, je n'ai connu que la mère de mon père. Les autres ont disparu sans laisser de traces.

Il y a deux autres personnages considérables dans mon petit monde. Gilbert et Pierre, les deux fils Lauverjon, âgés respectivement de vingt et dix-huit ans. Ils me traitent comme un petit frère tombé du ciel. Parfois, je les suis dans leurs escapades nocturnes, Pierre en particulier, qui joue très bien de la guitare. Il accompagne souvent son meilleur ami, Ravel, lorsque ce dernier, tel un Roméo, va pousser la romance sous la fenêtre de sa belle. Je reçois sans doute avec ces deux gaillards mes premières leçons de galanterie. Gilbert, un extraverti, toujours en verve, est la sympathie même. Il fera une fructueuse carrière au Maroc d'abord, puis en Algérie, dans la lunetterie, avant de revenir en France

après 1962. Pierre le cadet, plus introverti, était très artiste. Excellent dessinateur, don qu'il avait hérité de son père, il fera une brillante carrière à Nice en y créant un atelier qui fabrique drapeaux, fanions et insignes. Bien sûr, les propos de table avec leurs parents et les convives sont vifs et libres. Une partie de mon esprit critique y a certainement trouvé sa source !

Je retrouve dans le film de ces « années Brunoy » d'autres images plus ludiques encore. Certaines sont bucoliques, la forêt de Sénart est toute proche. J'y fais avec l'un ou l'autre des membres de la famille Lauverjon de fréquentes promenades. Albert part souvent y installer son chevalet. Je le suis en trotinant car je porte fièrement la boîte des tubes de peinture. C'est là qu'il trouve l'inspiration pour peindre de très jolis sous-bois. Je ne me suis jamais séparé de l'un d'eux qui a toujours trôné dans ma chambre de jeune homme, boulevard Richard-Lenoir. Aujourd'hui, il cohabite avec les objets africains ou océaniens que j'ai appris tardivement à connaître et à aimer.

Parfois, le soir, je garde la maison avec Ginette, la fiancée de Gilbert. Je dis « garder la maison » avec cette jolie rousse d'à peine vingt ans parce que le reste de la famille est au grenier pour écouter Radio Londres. De temps en temps, je les rejoins : j'ai gardé dans ma mémoire l'indicatif musical de l'émission de la France libre : « Les Français parlent aux Français ».

Au chapitre distractions, comment ne pas mentionner les 78 tours de jazz de Gilbert et Pierrot ? Les étiquettes, les noms des musiciens, les titres des morceaux m'ont immédiatement fasciné, surtout ceux du « style jungle » de Duke Ellington avec des titres comme « Caravan », « The Mooche » ou « Mood Indigo ».

D'autant que c'est la musique de cette Amérique-là qui se bat contre les Boches pour nous libérer.

Cet amour précoce pour le jazz a été fortement encouragé à la Libération. Lorsque les chars des troupes américaines défilent près de la Pyramide sur la Nationale 6, en août 1944, je suis juché sur les épaules d'un adulte – Gilbert ou mon père – pour que je puisse apercevoir les grands gaillards « blacks » sortis des tourelles de leurs tanks. Ils jettent à la foule qui les acclame ces petits paquets enveloppés de Celluloïd que l'on appelle des « rations ». Ils contiennent un sachet de sucre en poudre, un bonbon, du chocolat, bref un peu de tout ce dont nous avons été longtemps privés.

Et moi, agitant un petit drapeau américain, je lance en m'époumonant les noms d'Armstrong, Ellington, Benny Goodman ou Tommy Dorsey et Artie Shaw (prononcé « artichaut » bien sûr), croyant parler anglais. Cela me vaut quantité de ces rations de la part des GI s'apprêtant à pénétrer dans la forêt de Sénart pour liquider les dernières poches de résistance des troupes allemandes. Certains sans doute y trouveront la mort. D'autres en ramèneront des prisonniers vite cantonnés derrière de minces barbelés dans les terrains proches de la place de la Pyramide. Je vois encore les faces furieuses des habitants de Brunoy venus lancer des imprécations à ceux qui, peu auparavant, arpentaient les lieux avec arrogance et qui, à présent, jettent sur la foule grondante des regards apeurés. Combien, parmi ces imprécateurs, leur souriaient quelques jours plus tôt ? Le film de Marcel Ophüls, *Le Chagrin et la Pitié*, a bien montré cela. Ce n'était pas un joli spectacle mais c'était la fin du cauchemar.

J'ai conservé un très vif souvenir des deux occasions où je me suis retrouvé nez à nez avec les troupes allemandes d'occupation.

La première fois, un groupe d'une trentaine de soldats réquisitionne quelques chambres pour ses officiers et plante une tente dans le jardin pour le reste de la troupe. M'ayant pris en sympathie, ils croient bon de m'offrir la moitié d'une de ces grandes et épaisses plaques de chocolat Menier devenues aussi rares que hors de prix et dont j'avais oublié le goût. Après leur départ, je me précipite dans la villa située de l'autre côté de la rue où mes parents ont trouvé refuge après que mon père a été libéré de Drancy. Je brandis fièrement mon trophée et m'apprête à en savourer les délices. Mais je dois rapidement déchanter : « Et si ce chocolat était empoisonné ? » La précieuse demi-tablette est déposée dans l'écuelle du chien de la maison, ce dernier s'en poulèche les babines et s'en porte fort bien. Il m'a fallu un moment pour m'en consoler.

L'épisode suivant me procure un autre genre d'émotion. Ma mère, cantonnée la plupart du temps dans le grenier de Mme Viel, la locataire de la villa située en face de l'hôtel Portalis qui a recueilli mes parents, tenait à se rendre utile à l'hôtel, ce qui lui donnait l'occasion de me voir et de m'embrasser. Un jour où elle est en train de nettoyer le zinc du comptoir du café où trônent les bouteilles de Cinzano, Dubonnet et St Raphaël-Quinquina, dont les étiquettes me fascinent elles aussi, cinq ou six soldats allemands font leur apparition. Ils lui commandent à boire. Ma mère, inconsciente ou trop consciente du danger, se croit tenue d'engager la conversation avec eux. Mais elle

le fait dans une langue de Goethe qui fleure bon le yiddish de son village natal.

Les Allemands apprécient son charme, son minois et son ramage et commencent à plaisanter avec elle ! Alertée, Rachel Lauverjon intervient avec une belle présence d'esprit : elle rappelle à ma mère que sa place est à la cuisine et pas au comptoir à « servir ces messieurs » ! J'assiste à cette scène sans broncher, bien conscient que ce n'est pas le moment de m'accrocher à ses jupes en l'appelant « Maman » !

Le temps passé n'a jamais effacé ces souvenirs. Tout au contraire, le grand âge venu, j'y pense bien plus fréquemment et je réalise mieux aujourd'hui, en voyant les nombreux documentaires audiovisuels sur tel ou tel épisode de la Seconde Guerre mondiale, à quel horrible sort j'ai échappé. Qu'il s'agisse des images atroces des camps de concentration ou de récits tels que celui du grand poète yiddish Abraham Sutzkever sur le ghetto de Wilno, je ne manque jamais de me dire que j'aurais pu me retrouver là. À propos des camps, j'aime rappeler les mots d'Eisenhower aux journalistes présents lors de leur libération : « Filmez, photographiez, écrivez, d'ici trente ans il se trouvera des bâtards pour dire que tout ceci n'a jamais existé ! » Brave Ike, quelle prémonition !

Quand la vie tient à une voyelle

C'est l'orthographe de notre patronyme qui a sauvé la vie de mon père. À deux reprises, au camp de Drancy, il reçut l'ordre avec d'autres internés de se présenter à cinq heures du matin dans la cour « pour aller travailler en Allemagne ». L'appel se faisait dans l'ordre alphabétique : « Abraham », « Bernstein », « Libermann », etc. Les deux premières lettres de notre nom reléguèrent mon père en queue de liste. À « Zimmerman » les cars étaient bondés. Les cinq ou six derniers de la liste peuvent remonter dans leurs chambres, ils seront du prochain convoi. Et le miracle se renouvelle la fois suivante. Après quoi, il parvient à sortir du camp dans des conditions qui me sont demeurées imprécises. Sujet comme beaucoup de déportés et d'internés au syndrome du « silence du permissionnaire », mon père n'aimait guère évoquer cette époque. Il semble qu'avec la complicité du médecin du camp que ma mère avait pu approcher, mon père ait été déclaré porteur d'une maladie contagieuse et que les gendarmes aient laissé ouvertes les portes du véhicule dans lequel ils étaient censés le conduire à l'hôpital.

Je suis allé consulter sa fiche aux Archives nationales : elle porte distinctement la mention « libéré ». Cette mention « libéré » est peut-être due à la volonté des gendarmes de couvrir les circonstances de son évasion, si évasion il y eut. Autre explication à caractère historique : à l'automne 1942, les autorités allemandes ont « libéré » tous les artisans fourreurs pour qu'ils puissent fabriquer des vêtements à destination des troupes combattant sur le front soviétique. Son frère étant fourreur, mon père a pu saisir cette opportunité. Dans les cartes de correspondance que mes parents ont échangées durant l'internement de mon père à Drancy, ma mère, à mots couverts, lui fait part des démarches qu'elle a entreprises pour qu'il soit « bientôt de retour » mais sans autres détails : peut-être s'agissait-il de lui obtenir un certificat d'embauche chez un fourreur car à cette époque mon oncle fourreur n'était plus à Paris.

Mes parents ont très rarement évoqué la détention de mon père à Drancy et, de façon générale, n'étaient guère enclins à se pencher sur les années d'avant-guerre ni même leur jeunesse. C'est tout récemment, ayant obtenu le dossier de naturalisation française de mes parents, que j'ai appris une chose dont mon père ne s'était jamais glorifié : une première démarche au ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique pour « prêter son concours à la cause de la France » étant restée sans suite, il était allé se présenter dès le 28 septembre au Centre d'engagement de la légion étrangère où il avait passé son conseil de révision qui l'avait déclaré apte. Il ne devait toutefois jamais recevoir sa convocation pour la signature de son contrat à la suite de laquelle il aurait été dirigé vers un centre d'instruction. J'ai été très ému en apprenant cela : mon père était

un homme si doux, si pacifique. Savait-il qu'une fois engagé, il serait parti combattre en Afrique du Nord ? Cette révélation tardive m'a plongé dans un abîme de réflexion et j'en suis reconnaissant à Nathalie L. dont les recherches m'ont aussi permis d'établir un embryon d'arbre généalogique remontant au milieu du XIX^e siècle grâce auquel je connais enfin le nom de ma grand-mère maternelle !

S'agissant de Drancy, c'est un livre comme *Camp de représailles* de Noël Calef (l'auteur d'*Ascenseur pour l'échafaud*) où il fut également détenu, qui m'a permis d'imaginer les terribles conditions de vie de ceux qui y furent internés. J'ai mieux compris le silence de mon père. Se souvenir de la famine endurée pendant les premiers mois de sa détention, de l'insalubrité, des cris des enfants refusant de quitter leurs chambrées au moment des « départs », des brutalités des uns, des mesquineries des autres, sans parler de l'angoisse permanente (allait-il figurer sur la liste du prochain convoi ? il y en eut une trentaine entre le 1^{er} mars 1942 et sa libération), des conditions mêmes de cette libération, je comprends qu'il n'en ait pas eu envie. À quoi bon évoquer l'intolérable ? Pour moi, en tout cas, ce fut certainement un poids de moins : je ne peux que lui en être reconnaissant. Brice Parain, un de mes écrivains français favoris, l'auteur de cet admirable livre sur la vie conjugale, *Joseph*, a très bien expliqué ce qu'il est convenu d'intituler « le silence du permissionnaire ». Durant la Première Guerre mondiale, ceux qui revenaient du front refusaient d'en parler.

Malgré cette sorte de « refus du passé », mes parents ont conservé des liens très étroits, de véritables liens de famille, avec les Lauverjon jusqu'à leur décès : Albert

en 1962, Rachel en 1980. Une autre famille française leur est venue en aide pendant ces années-là : les Reix. Ces derniers avaient été en relations d'affaires avec mes parents avant la guerre, relations qui s'étaient doublées d'une franche amitié (je le redis, mon père comme ma mère étaient des gens aimables et sympathiques). Fin 1943 ou début 1944, la maison que louait Mme Viel et où mes parents étaient cachés fut mise en vente. Un droit de préemption lui fut naturellement proposé mais elle n'avait pas les moyens de l'acquérir. Les Reix acceptèrent d'être les prête-noms de mes parents et achetèrent la maison en partie sur leurs propres deniers, en partie avec ce que mes parents avaient pu, miraculeusement, conserver d'économies. Peu après la Libération, la maison fut mise au nom de mes parents qui conservèrent des rapports très étroits avec ces gens remarquables. Je me souviens des dimanches après-midi où nous allions les voir dans leur superbe appartement de la rue de Tilsitt. M. Reix, une tonsure de cheveux blancs et moustaches blanches, présentait une lointaine ressemblance avec le maréchal Pétain. Il me faisait affectueusement sauter sur ses genoux en dégustant les gâteaux d'Europe centrale que ma mère confectionnait à son intention. Je me souviens aussi d'un voyage à Amélie-les-Bains où Mme Viel s'était retirée. Elle n'avait pas eu d'enfants et nous n'avons pas connu la date de son décès.

J'essaie de faire reconnaître la qualité de « Justes parmi les Nations » à Albert et Rachel Lauverjon : la constitution des dossiers est bien compliquée et leur instruction est bien lente. Il faut des preuves : n'en suis-je pas la meilleure ? Il faut donner mille précisions

dont j'ai perdu la trace pour la plupart. Mais je n'y renonce pas, je leur dois trop.

Nous sommes revenus à Paris à l'automne 1944. Mon attachement à Rachel était tel qu'au terme de mon séjour chez les Lauverjon, ce retour avec ma vraie famille fut un déchirement. Je sanglotai pendant plusieurs jours et, dès le premier week-end venu, mes parents ne manquèrent pas de me ramener à Brunoy où je suis resté toute la semaine suivante. Je n'étais pas seul à souffrir de cette séparation : Whisky, le loulou anglais qui avait été mon compagnon de jeu et de chambrée pendant deux ans, me fit, lors de ce premier retour, un accueil inimaginable. J'étais à peine à la moitié de la côte des Bosserons que « mon » Whisky se mit à la dévaler depuis le haut d'où pourtant il lui était impossible de me voir. Je laisse aux amis des animaux le soin d'imaginer à quelle fête j'eus alors droit de la part de ce petit chien qui fit ce jour-là des bonds hauts de trois ou quatre fois sa taille.

J'ignore si l'appartement de la rue Lacharrière avait été réquisitionné après mon départ et l'internement de mon père à Drancy. Je sais seulement qu'il avait été vidé de tout ce qu'il contenait. Aussi mes parents m'y avaient-ils devancé pour installer quelques meubles avant mon retour. Quelques années plus tard, alors qu'ils connaissaient des moments de grande difficulté matérielle, je leur ai rappelé qu'à l'automne 1944, nous avions pu réintégrer cet appartement alors que les Grossmann, nos voisins du troisième, eux – le père, la mère et une jolie petite fille, Colette – n'étaient jamais revenus. Nous étions des survivants : George Steiner,

dans *Langage et silence*, a écrit à ce sujet des pages essentielles.

Passé la nostalgie de Brunoy, il fallut affronter ma première rentrée des classes. Les classes de onzième du lycée Voltaire étant complètes, je me suis retrouvé dans une école élémentaire où l'on nous distribuait des pastilles de vitamine au goût épouvantable. Je m'y ennuyais ferme et, au bout d'un trimestre ou deux, on m'en retira : j'attendrai la rentrée suivante pour entrer au lycée Voltaire. C'est là que j'ai été confronté, dès 1945, à ma première manifestation d'antisémitisme. Le fils d'anciens collabos qui avaient su échapper à l'épuration avait appris de ses parents l'expression « sale Juif ! » et il la répétait à loisir ! Je devais avoir sept ans, je m'en souviens encore et je me dis qu'après tout, une certaine dose d'adversité peut être un bon moteur dans la vie. Mlle Cuzin, ma première institutrice, en avait été choquée et était venue déjeuner à la maison.

Pourquoi la France ?

Je n'ai pas la moindre nostalgie du pays d'origine de mes ancêtres, cette Pologne antisémite (il semble qu'elle n'ait pas beaucoup changé) où ils avaient été malheureux et misérables. De fait, j'ai réalisé tardivement qu'à l'époque de la naissance de mes parents, en 1906, leurs villages, Mordy pour mon père, Drohiczyn pour ma mère, faisaient encore partie de ce qu'il convenait d'appeler la « Zone de Résidence », cette région ouest de l'Empire des tzars créée par la grande Catherine de Russie sur les dépouilles de la République des Deux-Nations (Pologne-Lituanie) et de la principauté de Moldavie où les juifs furent cantonnés jusqu'en 1917.

Je n'ai pas été tenté de visiter les villages de naissance de mes parents : ce pays ne les avait pas gâtés et ils le lui rendaient bien. Après ma mère, mon père avait fait venir à Paris l'un de ses beaux-frères, puis sa propre mère, divorcée, et enfin son frère aîné. Je n'ai connu aucun autre membre de la nombreuse famille de ma mère, à l'exception d'une sœur émigrée en Palestine avant la guerre. Du côté de mon père, seule l'une de ses demi-sœurs (mon grand-père paternel s'était remarié)

parvint à survivre en Pologne et émigra à son tour après la guerre. Elle arriva à Paris en même temps que l'une de ses nièces. La mère de cette dernière avait survécu à la guerre en se cachant dans une forêt. De retour dans son village, qu'elle avait fui à cause des Allemands, elle fut abattue d'une rafale de mitraillette par des partisans polonais qui s'étaient exclamés en la voyant réapparaître : « Tu es encore vivante, sale juive ? » Le livre de Jan T. Gross, *Les Voisins*, est tout à fait explicite à ce sujet. Antisémitisme quand tu les tiens... Bien plus tard, quand j'ai lu le beau livre de Romain Gary, *Éducation européenne*, j'ai beaucoup songé à cette famille que je n'ai jamais connue.

Bien que la France ait été pour tous ses juifs immigrés ce que l'on a appelé « un asile incertain », pour mes parents, c'était le plus beau pays du monde et ils n'ont jamais eu la moindre intention de le quitter. Juifs non pratiquants, ils étaient fidèles à leurs origines, et, même s'ils avaient conservé une très légère trace d'accent, ils s'étaient parfaitement intégrés. Conformément à l'image que mon père se faisait de la France, pays de grands écrivains, chaque fois qu'il partait dans le Nord pour ses affaires, il ne manquait jamais de me ramener une brassée de livres qu'il achetait au Furet du Nord. Aujourd'hui encore, j'ai le sentiment que le nom de la France ne résonne jamais aussi fort que lorsque l'on mentionne les noms de ses grands écrivains. Comme l'a dit un jour Umberto Eco, l'auteur du célèbre roman *Le Nom de la rose* : « Si Dieu existe, ce serait une bibliothèque. » De cette église-là, je crois avoir été un bon croyant. Et je souscris pleinement à ce qu'a écrit Marcel Proust dans sa préface de *Sésame et les lys* de John Ruskin : « Il n'y a peut-être pas de jours de notre

enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré. » J'y trouve l'écho des mots célèbres de Montesquieu : « N'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. »

Mes toutes premières lectures viennent de catégories convenues : *Bécassine*, *Babar l'éléphant*, *Gédéon le canard* et *Flambeau, chien de guerre* de Benjamin Rabier, *Bicot président de club* de l'Américain Martin Branner, tout ça était bien fait pour me mettre en joie. Un peu plus tard, j'hésiterai entre *Tintin* et *Le Journal de Spirou*. Dans ce dernier, *Les Belles Histoires de l'oncle Paul* me captivent, j'y apprends tant de choses nouvelles. À l'occasion, j'achète un *Tarzan* dans la version dessinée par Burne Hogarth et je m'esclaffe aux exploits des *Katzenjammer Kids* de Rudolph Dirks (en français : *Pim Pam Poum*) et des *Pieds nickelés*. Entre ces trois lascars, je m'identifie souvent à Ribouldingue. Un peu plus tard, je dévorerais les récits d'Arnould Galopin, parus en feuilleton dans les années trente : *Le Petit Chasseur de la Pampa* et *Le Petit Chasseur de panthères*.

Mes jeunes années

Les quinze années qui ont suivi ne méritent guère que je m'y attarde. Enfant unique, je suis plutôt gâté par mes parents. Ils souhaitent mon bien et mon « beau », ils apportent un grand soin à mes tenues, des photos en témoignent. Il y a un grand magasin de vêtements pour enfants, Tom, boulevard Montmartre, où ils m'emmènent régulièrement. Je fais collection de buvards publicitaires, les leurs sont très recherchés. Mes parents m'y achètent un pardessus qui me donne, j'ai dix ans, une allure à la Humphrey Bogart dans *Le Grand Sommeil*. Le vestiaire des enfants a bien changé depuis. Celui des adultes aussi !

Mon père me consacre ses dimanches. Après le déjeuner, nous partons vers les grands boulevards. Au début du boulevard Saint-Martin, une boutique à la façade orange m'attire irrésistiblement. On y vend des farces et attrapes (la boutique existe toujours) et des disques 78 tours que l'on peut écouter dans des cabines. Il faut m'en arracher, j'y resterais tout l'après-midi. Un peu plus loin, les salles de cinéma. Le Grand Rex, qui ne s'appelle encore que Le Rex, avec son plafond étoilé,

sa musique à l'entracte, ses jets d'eau sur la scène, est mon préféré. Sur le chemin, il y a le Club des Cinq, rue du Faubourg-Montmartre (devenu le Passage du Nord-Ouest) où se produisent Pierre Dac, Francis Blanche et la bande de L'Os à moelle, mais aussi des artistes comme Pierre Dudan, Édith Piaf. Ou encore ce couple burlesque, Charpini et Brancato, qui revendiquait avec beaucoup d'humour une homosexualité comique. Plus loin les autres cinémas : le Max Linder, le Marivaux et enfin le Paramount, boulevard des Capucines, près de la place de l'Opéra. Après la séance, nous poussons jusqu'au Café de la Paix prendre un goûter.

Nous rentrons en autobus jusqu'à la place de la République, de préférence sur la plate-forme arrière où j'aime me substituer au contrôleur pour tirer sur la sonnette qui donne le feu vert au chauffeur pour repartir. Un peu plus tard, mes parents m'y feront connaître le Caveau de la République. Ancêtre des cafés-théâtres, il affiche les meilleurs chansonniers du moment : Maurice Horgues, Robert Rocca, Jean Valton entre autres. Je leur dois sans doute une part de mon sens de l'humour. En tout cas, ils m'ont appris à ne pas me prendre au sérieux.

Pendant ce temps, ma mère fait de la couture, beaucoup de couture. Nous avons un phonographe et je m'amuse à lui faire écouter et réécouter la chanson « Tire, tire l'aiguille » interprétée par Renée Lebas. J'ai découvert il y a peu que cet air du folklore d'Europe centrale continue d'avoir un certain succès avec de nouvelles interprétations par des musiciens klezmer. À la radio, outre les soirées musicales, les émissions animées par Saint-Granier, Jean Nohain et Zappy Mx sont mes préférées.

Parfois, mes parents m'emmènent goûter au bois de Boulogne, au pavillon d'Armenonville où les orchestres d' Aimé Barelli ou Philippe Brun animent une sorte de thé dansant. Tous deux sont trompettistes, ils exécutent souvent des classiques de ce jazz qui me plaît déjà tant en compagnie du saxophoniste Alix Combelle, presque des jam-sessions ! D'autres dimanches, Bernard Hilda occupe l'estrade avec deux chanteuses très *swing* elles aussi : sa sœur Irène et une belle Anglaise, Jane Morgan. Sur le chemin du retour, je fredonne « Insensiblement » ou « C'est la romance de Paris ». Je ne mesure pas encore, alors, qu'une véritable passion pour le jazz couve en moi : dix ans plus tard, elle me permettra de faire mes premiers pas dans la presse.

Nous allons aussi à la Taverne de la République, au-dessus du Caveau, écouter un orchestre de Russes blancs : Georges Streha et ses balalaïkas. Ils portent des pantalons bouffants serrés à la ceinture et d'amples chemises, et ils chantent les airs fameux du répertoire d'Europe orientale, à commencer par « Otchi tchornye », devenu « Les Yeux noirs » en France et « Dark Eyes » dans les pays anglo-saxons. Plusieurs musiciens de jazz, à commencer par Louis Armstrong, en donneront plus tard de mémorables versions tant vocales qu'instrumentales. J'accompagne encore mes parents à l'Alhambra qui programme Ray Ventura et son grand orchestre au sein duquel brille déjà un tout jeune Henri Salvador. Au Théâtre du Châtelet, nous allons voir les opérettes à la mode, *L'Auberge du Cheval-Blanc*, *Le Chanteur de Mexico* : Luis Mariano et Georges Guétary sont les héros du moment. Des mises en scène spectaculaires comme celle du *Tour du monde en quatre-vingts jours* avec ses éléphants me mettent en joie.

À l'ABC se produisent Charles Trenet, Georges Ulmer, Eddie Constantine ou les Compagnons de la Chanson et, au Théâtre de l'Étoile, le jeune Yves Montand. Je n'ai pas non plus oublié une représentation en anglais de *Porgy and Bess* où j'ai tremblé pour les deux héros.

Et puis il y a la Kermesse aux Étoiles, cette grande fête populaire organisée à partir de 1947 dans le jardin des Tuileries au profit des anciens de la 2^e DB du Général Leclerc. On y retrouve un grand nombre de vedettes de l'écran et de la radio « en chair et en os » venus dédicacer leurs photos à ceux que l'on n'appelle pas encore leurs « fans ». J'y croise Fernandel, Bourvil, Jean Gabin, des couples déjà mythiques : Signoret-Montand, Maria Montez au bras de Jean-Pierre Aumont. Mon idole, c'est la ravissante Martine Carol qui sera immortalisée dans son interprétation de *Caroline chérie*. Sa photo dédicacée a longtemps trôné sur ma table de nuit !

Le théâtre, ce sera plus tard au Théâtre Marigny où la Compagnie Renaud-Barrault est installée. J'ai encore dans les oreilles le cliquetis des épées dans les scènes de duel du *Bossu* d'après Paul Féval. Et plus tard encore, ce sera la Comédie-Française avec cette troupe historique qui joue les pièces de Feydeau : *Un fil à la patte*, *Le Dindon* et une inoubliable version des *Fourberies de Scapin* avec un Robert Hirsch déchaîné. Les autres membres de la troupe ne sont pas moins étincelants : Jacques Charon, Robert Manuel, Georges Descrières, Louis Seigner, Denise Gence, Catherine Samie, Micheline Boudet, Jean Piat. Ce fut la grande époque du « Français » : pour ceux de ma génération, il n'y a jamais rien eu de mieux. Au chapitre des distractions, il y a enfin ces soirées au Cirque d'Hiver où

s'affrontent des « catcheurs » de toutes les nationalités : l'un d'entre eux a apposé une étoile de David sur son maillot, ce qui lui vaut les vivats des habitants du quartier, l'autre héros de la communauté étant René Ben Chemoul, un poids moyen particulièrement agile dont les entrechats et les sauts font les délices du public.

Je n'ai pas donné à mes parents toutes les satisfactions qu'ils pouvaient attendre de ma part. J'ai beaucoup tardé à trouver ma voie. Longtemps j'ai surtout su ce que je ne voulais pas faire. Mise à part la peine que j'ai pu leur causer, je ne regrette pas mon éclosion tardive, plus tôt je me serais sans doute fourvoyé. Mon « mûrissement » a été très lent : j'avais beaucoup à apprendre sur le vaste monde que je découvrais petit à petit.

Ma scolarité au lycée Voltaire se poursuit avec des résultats globalement bons : je serai présenté au concours général en histoire-géographie, en anglais et en espagnol. Mes parents ne lésinent pas sur les dépenses pour favoriser mon apprentissage des langues étrangères. Dès l'été 1953, je fais un premier séjour à Londres, deux ans plus tard je suis à Brighton où, comme beaucoup de garçons de ma génération, je perds ma vertu dans les bras d'une « petite Anglaise » qui, quarante ans plus tard, racontera l'épisode à mon ami Alain Chouffan ! Pourtant, j'avais dû être bien maladroit, mais enfin elle s'en était souvenu ! J'irai aussi à Palma de Majorque (toujours les « petites Anglaises ») où je découvrirai les délicieuses « ensaimadas » locales puis à Lloret de Mar sur la Costa Brava. Les vacances familiales ont pour destination l'Italie : d'abord la côte ligure à Marina de Massa encore peu fréquentée où nous croisons l'acteur Gino Cervi, puis la Toscane avec

Sienna, San Gimignano, Florence et Pise. Nous nous rendrons aussi plusieurs fois en Vénétie dans un grand hôtel où affluent de belles étrangères. Je m'y rendrai coupable de « polissonneries » qui sont restées gravées dans ma mémoire.

Auparavant, j'ai été pensionnaire au lycée Lakanal en sixième et cinquième. Lorsque j'y arrive, la classe de sixième « moderne », comme on disait, est pleine. Me voilà donc en « classique » : à l'époque, le terme me fait horreur alors que je ne suis guère doué – et c'est un euphémisme – pour les mathématiques ni ces sciences que l'on dit exactes.

J'éprouve pour le latin la même incompréhension que Winston Churchill comme il l'a si joliment raconté dans son livre *Mes jeunes années*. Je ne suis pas le seul dans ce cas et notre professeur de latin/français, M. Letoquart, organise à l'intention d'un petit groupe de récalcitrants des cours de rattrapage. À la fin du premier trimestre, j'ai fait de notables progrès mais je n'irai pas plus loin dans la langue de Virgile et de Cicéron. Au début du deuxième trimestre, la direction du lycée nous offre quelques heures de mathématiques à la place des cours de latin. Je m'engouffre dans la brèche. Je le regrette aujourd'hui encore. Avec mon goût pour les fiches et les listes, et mon esprit de collection, j'aurais mieux été à ma place à l'École des Chartes mais j'ignorais jusqu'à son existence !

Si l'on m'avait mis en pension à Lakanal – j'ai connu des lieux plus aimables –, ce n'était pas parce que j'étais mauvais élève mais parce que je me tenais très mal à table. Je refusais de manger de la viande rouge, et bien d'autres aliments : ail, oignon, échalote, poivron, etc. Ce qui peinait beaucoup ma mère que j'empêchais ainsi

de préparer les plats traditionnels d'Europe centrale. Ce sont les meilleurs amis de mes parents, Wolf et Irène Kwiatek, qui leur avaient suggéré de me mettre en pension, espérant qu'une fois privé des meilleures recettes de la cuisine juive, j'en retrouverais le goût ! Les Kwiatek étaient les parents de Liliane et Fred, des jumeaux un peu plus âgés que moi, qui étaient à leur tour devenus mes meilleurs amis.

Chaque jeudi ou presque, j'allais déjeuner chez eux, d'abord rue Mandar et ensuite rue Pierre-Haret, près de la place de Clichy. Nous écoutions beaucoup de musique : Fred était déjà un bon pianiste et Wolf avait une spectaculaire collection de 78 tours d'opéras sous forme de gros albums reliés contenant une bonne douzaine de disques pour un opéra entier. C'est là que j'ai appris à connaître les œuvres de Puccini et Verdi, mais mes préférés ont toujours été Mozart et le Rossini du *Barbier de Séville*.

Wolf Kwiatek m'impressionnait beaucoup : déporté à Auschwitz puis à Birkenau, il avait son matricule gravé sur l'avant-bras gauche. À Birkenau, il s'était illustré par sa témérité, son mépris du danger, le sang-froid au milieu de l'enfer et une énergie vitale hors du commun. La façon dont il était parvenu à fabriquer des boîtes de cirage pour les militaires du camp qui avaient le souci de faire briller leurs bottes tenait du prodige et aurait pu figurer dans un film tel que *La Grande Évasion*. Grâce à cela, il obtenait de la nourriture qu'il partageait avec ses camarades comme l'a raconté plus tard le chef de la résistance du camp, David Szmulewski.

J'ai passé quelques années ingrates entre mes vingt et trente ans. Wolf et Irène faisaient partie des rares amis de mes parents qui avaient confiance en moi, ils

m'ont toujours conservé leur affection. Fred, qui avait hérité des qualités d'entrepreneur de son père, partit aux États-Unis y faire une très belle carrière. Liliane et lui, aujourd'hui encore, entourent ma solitude de leur chaude amitié.

Quand je suis sorti du lycée Lakanal à la fin de la classe de cinquième, j'étais toujours un convive aussi difficile et je dois à la vérité de dire que je le suis resté.

Premières lectures

Passée l'époque de *Bécassine* et de *Babar*, les choix de mes parents s'étaient portés sur la Comtesse de Ségur puis Jules Verne. Suivant les conseils de libraires bien intentionnés, j'ai découvert James Oliver Curwood, Jack London et surtout Alexandre Dumas pour qui j'ai conservé un goût impérissable. Combien de fois, assis à une bonne table, n'ai-je songé à la scène des *Trois Mousquetaires* où Porthos, avant de partir à la guerre, dîne chez sa maîtresse. Elle est la femme d'un procureur à l'avarice prodigieuse qui, devant les maigres mets présents sur la table, trépigne en répétant « Quel festin, madame ! Quel festin ! », tandis que les petits clercs de l'étude s'agitent en songeant aux restes du prétendu festin qu'on leur servira plus tard. Dumas m'a donné le goût de l'Histoire et des « raconteurs d'histoires ». Dans le genre, un peu plus tard, j'ai été séduit par les héroïnes des romans de Pierre Benoit que publiait « Le Livre de Poche ». Une mine inépuisable, cette collection, pour connaître la littérature du XX^e siècle ! J'y découvrirai les romans de Bernanos, Mauriac, Camus, Sartre, Martin du Gard, Marcel Aymé et bien d'autres,